

**A PROPOS DES APPRENTISSAGES ACQUIS PAR LES ÉTUDIANTES
QUI ONT PRIS PART DE FAÇON ACTIVE AU CONFLIT VÉCU
PAR L'UNIVERSITÉ NATIONALE AUTONOME DE MEXICO (1999-2000)**

**Mariana ROMO-PATINO,
CESU - UNAM, Mexique**

En avril 1999, l'Université Nationale Autonome de Mexico (dorénavant citée comme « UNAM »), dut faire face à un conflit étudiant soi-disant provoqué par la volonté des autorités universitaires d'augmenter les frais de scolarité dans toutes ses écoles et facultés. Inutile de dire cependant que l'on peut trouver de nombreuses raisons collatérales inhérentes aux différents problèmes qui sont sous-jacents aussi bien à l'université en tant que telle qu'au contexte politique, économique et social mexicain, et plus particulièrement encore face aux tensions générées par la mondialisation.

Cet article a pour but de présenter quelques-uns des résultats préliminaires d'une recherche collective¹ de type qualitatif en cours que nous avons entreprise en 2000. Cette recherche part de la manière de procéder proposée par l'histoire orale² et a pour but principal l'étude de la communauté féminine qui a pris part à ce conflit.

Partant de témoignages oraux, nous avons réalisé une exploration de l'environnement personnel et social des étudiantes avant et après le mouvement étudiant de 1999-2000, mieux connu sous le nom de « grève » bien qu'elle n'en ait pas été une juridiquement parlant. Nous avons aussi cherché, en tenant compte de leurs souvenirs, des traces de leurs dynamiques participatives, des rôles qu'elles ont joués et des apprentissages acquis par elles lors du processus qu'elles ont vécu, afin d'observer la vision que chacune d'elles a de soi-même, c'est-à-dire de quelle façon elles ont construit - et détruit - leur propre identité en partant d'une réflexion sur le déroulement de leur propre vie.

I - LA MÉTHODE

Nous avons entrepris cette recherche d'un point de vue interdisciplinaire,³ en prenant comme axe d'analyse le problème des genres⁴ et en nous occupant principalement des représentations sociales des identités féminines.

Quand nous parlons de « représentation sociale », nous entendons par-là le processus de construction de points de vue sur la réalité qui reposent sur des structures préfabriquées partagées (les mentalités) et sur des visions préfabriquées personnelles (les identités). Il s'agit de représentations qui peuvent aussi bien être observées dans le monde social sous sa forme objective, qu'incorporées de façon personnelle par le biais d'un système de catégories de perception, de pensées et d'actions. Nous n'ignorons bien sûr pas que le fait de parler du point de vue des genres met en lice aussi bien les perceptions masculines que ce que pensent les femmes, mais avons préféré, face à l'immensité du corpus qui s'offrait à nous, nous limiter à présenter la voix des femmes et à observer, à partir de leur discours, la façon de laquelle elles appréhendent leur propre personnalité et le regard qu'elles posent sur l'entrelacement complexe des processus individuels et sociaux.

II - LES INTERVIEWS

Le travail que nous présentons ici consiste en l'analyse des données obtenues dans les témoignages de douze étudiantes universitaires inscrites dans différentes écoles et facultés de l'UNAM. Le choix des interviews s'est fait selon deux critères fondamentaux : il fallait que les participantes appartiennent au sexe féminin et qu'elles aient participé au mouvement de grève.

Les interviews se sont déroulées d'après un scénario ouvert que nous avons construit dans le but d'obtenir des informations sur les expériences vécues par les étudiantes dans trois catégories essentielles :

- ◆ la famille et les possibles antécédents de participation politique;
- ◆ les formes de participation dans leur environnement social ;
- ◆ la manière dont elles affichent leur identité en tant que femmes.

¹ Avec la participation de Gloria Luz Rascón Martínez, y Margarita Mata Acosta,

² Nous avons choisi cette méthodologie dans le but de fournir une histoire du mouvement différente, l'histoire orale est « une des façons de dépasser les absences de la mémoire sociale, ses carences et ses différences ; c'est l'histoire du non-dit... » Aguirre, Lora. 1998. p14.

³ L'histoire orale ne peut être considérée comme faisant part d'une seule discipline particulière ; une vision interdisciplinaire est, pour Aceves, 2000. p1, un des éléments essentiels de cette méthodologie.

⁴ Pour De Barbieri, 1992. les systèmes de sexe/genre sont l'ensemble des pratiques, symboles, représentations, règles et valeurs sociales que les sociétés construisent à partir de la différence sexuelle anatomo-physiologique de l'espèce humaine, appliqué de façon générale à la capacité d'établir des relations interpersonnelles.

Une première reconnaissance de cet univers immense d'informations obtenues nous permet de présenter dans cette communication quelques aspects importants - parmi beaucoup d'autres - de la façon de laquelle chacune d'elles tisse et détisse les représentations à propos de la famille, la grève, l'identité, les relations et l'apprentissage.

III - LES TEMOIGNAGES ET LEUR INTERPRETATION

III - 1 L'environnement familial

Une vision panoramique de l'environnement familial et social dans lequel elles ont grandi nous montre les sources qui ont alimenté leurs représentations du monde dans lequel elles vivent, ainsi que les sens et les valeurs qui leur ont été inculquées en tant que femmes et qui leur ont fourni la base de leur identification générique.

Par exemple, en ce qui concerne les antécédents familiaux de participation politique, nous avons pu observer que les pères et mères des interviewées, pour la plupart universitaires eux aussi, avaient lors de leurs études pris part de façon active à des mouvements estudiantins, ou étaient des leaders syndicaux ou militaient activement dans des partis politiques de gauche. Dans ce cas, la participation qui nous semble la plus digne d'être mise en relief est sans doute celle des mères, qui firent preuve dans tous les cas d'une expérience et d'un engagement total envers le mouvement et surtout envers leurs propres filles. Ainsi, Angéla, raconte : « *Ma famille s'est montrée solidaire non seulement envers moi, mais aussi envers le mouvement, indépendamment du fait que j'y sois impliquée, ils voulaient participer* ».

Bien que le cercle familial soit généralement l'environnement dans lequel a lieu la distribution des valeurs qui font d'une femme une femme, c'est surtout dans le lien mère-fille que se joue la construction de ces valeurs et de leur identité générique. Dans ce sens, nous avons pu observer que les étudiantes qui ont participé au mouvement avaient comme point de référence le lien avec leur mère, même si leurs réflexions paraissaient mettre le doigt, dans certain cas, sur la nécessité de réaffirmer leur différence ou leur besoin d'occuper des endroits différents. « *Même enfermée dans une prison, ta maman tu la vois comme une personne extraordinaire ; ma mère a même adopté toutes les filles qui étaient en prison comme moi, toutes se sont réfugiées dans l'image de ma maman...* », dit Angéla.

III - 2 La grève

Depuis le début de la grève et pendant toute sa durée, il y a eu des femmes dans le mouvement. Leur incorporation au mouvement a répondu à des raisons diverses, comme leur colère face à l'imposition de la volonté des autorités universitaires, la curiosité, leur foi en certains principes, l'éducation qu'elles ont reçue, etc. ; toutes ces raisons sont celles qu'elles ont citées lorsque nous leur avons demandé pourquoi elles avaient choisi de se joindre au mouvement, et, cherchant au fond de leurs souvenirs, elles ont construit leur propre histoire personnelle. Tout ceci nous pousse à croire que leur incorporation au mouvement ne répond pas toujours à un idéal défini, mais surtout à l'urgence d'une quête que nous pourrions traduire comme la recherche d'une raison d'exister ou une quête du savoir.

Les témoignages montrent que, dès le moment où elles ont rejoint le mouvement et en ont fait partie de façon active, des espaces individuels se sont ouverts à la possibilité d'être quelqu'un d'autre sans abandonner ses origines et son histoire, de prendre position face à la différence et au pouvoir en place, grâce à des racines sociales qui donne un sens à leurs prétentions. « *Ce qui me plaisait, c'était le fait de devoir m'engager à quelque chose* », dit Carmina.

Pendant la grève, la tendance fut à l'intégration de la pluralité et des contradictions en tant que caractéristiques du processus. De nombreuses certitudes furent mises en question, non seulement dans le discours officiel mais aussi dans le propre discours des étudiants ; la mise en question atteint aussi les rôles établis, et de cette façon les étudiantes ont pu adopter un rôle actif et un certain protagonisme dans leur propre existence, doublé d'une attitude critique envers soi et envers les autres.

Ce que l'on peut observer si l'on étudie le mouvement de grève d'un point de vue diachronique, c'est qu'il existe au départ des idées préconçues à propos des femmes, des hommes et de leurs fonctions respectives, mais que cela a changé au fur et à mesure, et que les femmes ont adopté un rôle de plus en plus actif, se sont fait entendre et se sont écoutées elles-mêmes. « *Au début, nous les femmes on préparait les repas, mais comme nous ne savions pas très bien cuisiner, les hommes sont tombés malades, ils ont commencé à cuisiner eux-même, et très bien. Les ultra cuisinent, passent le balai, nettoient, etc...* », raconte Perla.

Il existe un sentiment profond d'appropriation dans l'entretien et la surveillance des espaces universitaires, étroitement lié à un engagement total dans la participation ; on dirait que le fait d'adopter un rôle actif dans la défense du projet d'université partagé par les étudiants leur permet de trouver un sens nouveau au pouvoir et à l'appartenance à l'institution, sens que le caractère solennel de la vie académique n'avait pu leur communiquer. « *La grève, elle est à nous, l'école est notre maison, c'est là que nous vivions et que nous dormions, lors de la grève nous sentions que nous faisons partie de l'UNAM, tout était à nous, les assemblées, les manifs, lors de la marche aux flambeaux nous avons vu qu'il y avait plein de monde, nous avons vu que c'était possible, nous en avons éprouvé beaucoup de plaisir, c'était sentir que la UNAM nous appartenait* », dit Perla.

III - 3 L'identité

Le fait d'être une femme dans le mouvement représenta pour quelques-unes d'entre elles un combat d'affirmation de leur droit d'exister et d'agir avec autonomie et un certain pouvoir face aux autres, face à l'autorité, aux hommes et à « ceux-qui-ne-pensent-pas-comme-moi ». De même, la conscience du fait d'être des sujets

différents et possédant des caractéristiques personnelles qui peuvent être exposées et défendues face aux autres leur a permis de construire leurs propres identités, provoquant par-là même une certaine satisfaction personnelle.

Au fur et à mesure du déroulement de la grève, les rôles fixés par les genres se différencient, et les mythes sociaux de ce qui incombe aux hommes et aux femmes se reconstruisent et se transforment, reconnaissant les différences sans hiérarchiser. Cependant, la difficulté qui a semblé la plus insurmontable aux femmes est sans doute le changement de leur situation au sein de la famille et dans leur environnement social. « *Quand il s'agissait de dialoguer avec les autorités, on voyait plus d'hommes, mais lors des tables rondes entre nous on était en équilibre, et c'est nous les femmes qui rédactions les documents, nous participons et ils nous écoutent, bien que les médias cherchent plus le contact avec les hommes* », raconte Perla.

III - 4 Les relations

La grève a créé un espace où l'on pouvait exister et explorer à fond les relations du point de vue des différences et des atomes crochus. Le fait de sentir que l'on appartient à un groupe, le côté émotif, le fait d'être ensemble et de se sentir accompagné dans les moments difficiles ont été des éléments importants de l'intégration des jeunes au mouvement de grève qui leur a permis de s'organiser, de prendre les rênes et d'être les seuls responsables de leurs décisions.

Le combat s'est vu, dès le départ, accompagné d'un mélange d'émotions, d'amour, de passion, de colère, de méfiance et de peur, cocktail dans le cadre duquel la rencontre de l'âme sœur a sans doute beaucoup aidé à supporter l'usure de 9 mois d'incertitude, de spéculation, de rumeurs et d'attente. Dans ce cas, même les rapports sexuels sont devenus une cause de souci dans certains groupes, et ont été abordés comme un sujet à discuter en assemblée avec des résultats préventifs pour tous. Perla raconte : « *Dans mon école, beaucoup de couples se sont formés ; quelques-uns vivent même ensemble maintenant, et d'autres ont rompu à cause de leurs différences idéologiques. Il y a eu aussi des rapports sexuels, mais nous achetions des capotes, nous avons même organisé une réunion pour discuter de cela, nous ne voulions ni être enceintes ni attraper des maladies, c'est pourquoi nous sommes allés à la Mairie de la Ville de Mexico et là ils nous donnaient tous les mois notre lot de capotes* ».

De ce que nous avons pu observer, bien que dans l'exercice de leur sexualité les jeunes aient fait preuve d'ouverture et que les rapports aient même constitué un sujet de discussion au même titre que les problèmes inhérents au mouvement de grève, l'on retrouve surtout chez les femmes des restes bien enracinés de la morale patriarcale.

Outre le problème de l'identité homme/femme, nous avons pu discerner aussi une division des identités selon les classes sociales, ainsi que les luttes internes pour le pouvoir et le droit de représentation, reflet des différentes attitudes et actions politiques qui ont favorisé les fractures dans le sein du mouvement. « *Au début* », raconte Perla, « *nous avons tous une idée assez vague des groupes présents au sein de l'UNAM, et, petit à petit, nous avons appris à les connaître. Ceux que l'on appelait les ultra, je les voyais dans mon école dans la cuisine, ce sont des gars qui travaillent, qui proviennent de familles désintégréées, sans le sous, qui sont battus depuis qu'ils sont mômes, alors, eux, ils vont là où il y a des actions violentes, ils sont pleins de rancœur envers ceux du CEU (une des tendances idéologiques du mouvement), ceux qui ont un GSM, qui ne cuisinent pas et ne mangent même pas avec nous mais qui veulent le contrôle des assemblées...* ».

III - 5 La fin de la grève

La lecture des témoignages nous permet de penser que la participation au mouvement de grève a généré, en premier lieu, un sentiment d'appartenance à la communauté universitaire et de responsabilité vis-à-vis de la société, et que l'irruption de la force publique dans les installations de l'UNAM a fait violence à ce sentiment, à tel point que l'on pourrait parler d'une action « filicide » où l'autorité paternelle porte atteinte à l'intégrité des étudiants et des étudiantes moyennant la prison, la persécution et la disqualification, et les présente aux yeux de la société comme des délinquants, des ennemis de la société, des terroristes, créant ainsi au fond de la plupart d'entre eux un énorme sentiment de culpabilité, d'impotence, d'humiliation et de colère. Comme raconte Angéla, « *au commissariat ils nous ont agressées en tant que femmes, parce qu'ils nous ont dit que nous faisons partie du mouvement en tant que 'chiennes' de grévistes, que nous n'en serions pas là si nous ne nous étions pas prostituées avec eux, que chez nous personne ne nous aurait attrapées...* ».

III - 6 Les apprentissages

La charge émotive investie dans toutes les actions réalisées lors du mouvement de grève, étroitement liée à la réponse à l'idéal de devoir être soi, préoccupation tout à fait en rapport avec l'âge des participantes, leur a procuré une énorme satisfaction qui renoue et alimente leur narcissisme malgré toutes les disqualifications dont elles ont fait l'objet pendant et après le mouvement de grève. Les expériences vécues tout au long du processus ont représenté pour chacune d'elles des apprentissages uniques qui dépassent de loin l'apprentissage par cœur de concepts, et a créé chez elles une prise de conscience de ce que peut vouloir dire exister et s'engager dans des actions sociales. Angéla raconte : « *Euh... Quant à ce que j'ai appris... J'ai appris beaucoup de choses, j'ai appris ce que représente le fait de parler parmi des gens que tu ne connais pas, ce que veut dire être d'accord ou ne pas être d'accord avec les autres...* ». Quant à Perla : « *J'ai beaucoup mûri, j'ai osé assister aux dialogues avec les autorités et montrer que nous avons des choses à dire, j'ai lutté pour la place que je voulais et je l'ai gagnée, je ne l'ai pas demandée mais j'ai montré que je la méritais, ce qui compte c'est d'agir...* ».

Les spécialistes reconnaissent que, dans le domaine de l'éducation, l'essentiel est le désir d'apprendre et de chercher toutes les méthodes possibles pour provoquer celui-ci, mais souvent ils oublient l'importance du rôle que jouent les affections dans le désir de savoir. Pour Perla, une des choses les plus importantes qu'elle ait apprises est « à préparer le riz pour 70 ou 80 personnes, quelquefois même pour 400 ». Angéla, quant à elle, raconte : « La grève a été pour tous une grande dynamique d'intégration, tu apprends à partager tout ce que tu possèdes avec les compagnons, les livres, la nourriture, les vêtements, les couvertures... » ; « *J'ai beaucoup lu pendant la grève... J'ai lu de tout, mais surtout, à ce moment là, j'ai dévoré tout ce que j'ai pu sur l'UNAM... Le journal, je le lisais presque en entier, l'histoire... Parce que quand tu décides de rejoindre un mouvement, comme ce fut le cas pour moi, tu dois répéter tout ce que tu n'as pas appris lors de ton éducation normale, parce que, je ne sais pas pourquoi, tu vois l'histoire sous un autre jour, avant, elle ne m'intéressait pas du tout, et ça, ça m'intrigue très fort* ». Graciela, 16 ans, dit que la grève lui a enseigné « à ne plus être un mouton, à ne plus se foutre de tout ». Pour elle, « *si l'on continue à éduquer les gens comme ça, que l'on ne peut faire bouger même à coups de pieds, il n'y a pas d'espoir... C'est-à-dire que l'espoir, c'est ça, c'est que quelque chose te pousse à bouger, quelque chose dont tu puisses sentir que tu fais partie... quelque chose qui te fasse vraiment sentir que tu peux y planter tes racines... C'est là que se trouve l'espoir, et moi, j'espère qu'il y en aura toujours...* ».

CONCLUSIONS PRÉLIMINAIRES

Il est difficile de cerner, à partir des seuls apprentissages, toutes les transformations internes qui ont eu lieu chez chacune des étudiantes interviewées, mais nous croyons cependant pouvoir en citer quelques-unes qui sont de premier ordre dans leurs témoignages. Ainsi, le fait d'apprendre à reconnaître l'importance de l'histoire pour comprendre les événements sociaux, la reconnaissance du pouvoir des mots, aussi bien par écrit qu'oralement dans la transformation et la quête d'influence sur la société, l'engagement solidaire envers les autres et l'importance de la défense du sens social du projet universitaire sont des éléments essentiels de leur transformation cognitive ; sans oublier qu'elles ont, outre tout cela, appris à ne pas perdre l'espoir de construire un monde meilleur.

En ce qui concerne les problèmes de genre, nous avons pu observer que, bien qu'au début du processus les images stéréotypées des différences entre hommes et femmes imposées par la société aient été la norme en vigueur, au fur et à mesure que le mouvement avançait les rôles se sont reconstruits et transformés, cédant le pas à une certaine égalité des droits de participation à tous points de vue, aussi bien pour les hommes que pour les femmes ; de telle façon que les femmes ont dû livrer une grande bataille pour obtenir leurs propres droits.

Les témoignages nous montrent, en outre, que la participation active et engagée envers l'environnement social, dans ce cas en rapport avec l'environnement scolaire, a précipité chez les femmes la construction de nouvelles formes de représentation, aussi bien du contexte social dans lequel elles se meuvent que d'elles-mêmes, ce qui leur a permis d'apprendre à trouver un nouveau sens à leur existence.

Nous voudrions ajouter avant de conclure que la récupération orale des récits ne fut ni simple ni spontanée. Nous avons même essuyé des refus, car nous avons eu l'occasion de rencontrer des personnes pleines de ressentiments et profondément blessées qui n'avaient pas encore digéré leur colère. Ces personnes étaient aussi extrêmement méfiantes et semblaient avoir fort peur. Néanmoins, les témoignages que nous avons obtenus nous ont permis d'écouter les différentes voix et les nombreuses significations de la vie quotidienne pendant la grève, qui étaient restés sous silence et auraient pu tomber dans l'oubli le plus complet. Or, ces témoignages nous permettent de garder une approche humaine fondée sur une perspective sans précédent de ce mouvement étudiantin qui représente une étape importante de l'histoire contemporaine du Mexique. En outre, le matériel qu'offrent les témoignages que nous présentons dans cette communication n'épuise aucunement les expériences vécues lors de la grève, et celles-ci pourront, suivant les approches qui leurs seront appliquées, faire l'objet de bon nombre de recherches différentes.

BIBLIOGRAPHIE

ACEVES, LOZANO., JORGE, E.

(2000) - « *La historia oral contemporánea: una mirada plural* ». In : Jorge Aceves, (coord.). *Historia oral*. 2^{ème} éd. Ciesas : Mexico.

AGUIRRE, LORA., MARIA, ESTHER.

(1998) - « *Trampas y espejos. Los constructores de historias de la educación* ». Collection Historia. Serie Mayor. CESU-Plaza y Valdés : Mexico.

BARBIERI, TERESITA. de.

(1992) - « *Sobre la categoría de género. Una introducción teórica metodológica* ». Revista Interamericana de Sociología. n° 2 et 3. année 6. p147-169.

JODELET, DENIS.

(1993) - « *La representación social. Fenómenos, concepto y teoría* ». In : Moscovici, S., *Psicología Social II*. Paidós : Barcelone.

LAURENTIS, TERESA DE.

(1992) - « *Alicia ya no : feminismo, semiótica, cine* ». Madrid.